

que nous venons de citer, que toute histoire fut, comme celle-ci, un choix de textes munis d'un commentaire; je donnerais pour une histoire pareille tout ce que nous avons recueilli, toutes les belles narrations décolorées de Robertson et de Hume. Je puis vérifier, en lisant celle-ci, le jugement de l'auteur; je ne pense pas d'après lui, mais par moi-même: l'histoire ne se place pas entre moi et les choses; je vois un fait, et non le récit d'un fait; l'enveloppe oratoire et personnelle dont le récit recouvre la vérité a disparu; je puis toucher la vérité elle-même. Et ce Cromwell, avec ses puritains, sort de cette épreuve réformé et renouvelé. Nous devions bien déjà qu'il n'était point un simple ambitieux, un hypocrite vulgaire, mais nous le prenions pour un fanatique, disputeur et odieux. Nous considérons ces puritains comme des fous tristes, cerveaux étroits et à serpules. Sortons de nos idées françaises et modernes, et entrons dans ces âmes; nous y trouverons autre chose qu'une maladie noire. Il y a là un grand sentiment. — Suis-je un homme juste? Et si Dieu, qui est la parfaite justice, me jugeait en ce moment, quelle sentence porterait-il sur moi? Et par eux la révolution d'Angleterre... Le sentiment de la différence qu'il y a entre le bien et le mal avait rempli pour eux tout le temps et tout l'espace, et s'était incarné en eux pour en faire un enfer. Ils ont été entés, ont été frappés de l'idée du devoir; ils se sont examinés à cette lumière sans pitié ni relâche; ils ont conçu le modèle sublime de la vertu inflexible et accomplie; ils s'en sont inbus; ils ont engoncé dans cette pensée absorbante toutes les préoccupations mondaines et toutes les inclinations sensibles; ils ont pris en horreur jusqu'aux fantes imperceptibles qu'un homme comme se pardonne; ils ont exigé d'eux-mêmes la plus stricte exactitude et le conformisme, et ils se sont lancés dans la vie avec la ferme résolution de tout souffrir et de tout faire plutôt que d'en dévier d'un pas. « Vous vous moquez, dit encore M. Taine, d'une réformation faite à propos de surplus et de chausserie; il y avait le sentiment du divin sous ces disputes d'habits. Ces pauvres gens, bouffisseurs et fermiers, croyaient de tout leur cœur à un Dieu sublime et terrible, et ce n'était pas une petite chose pour eux que la façon de l'adorer. » — « Supposez, écrit Carlyle, qu'il s'agisse pour vous d'un intérêt vital et infini, que votre âme tout entière, rendue muette par l'excès de son émotion, ne puisse en aucune façon l'exprimer, en sorte qu'elle préfère le silence à toute expression possible, que diriez-vous d'un homme qui s'avancerait pour l'exprimer à votre place au moyen d'une mascarade et à la façon d'un tapageur décorateur? Cet homme-là, qu'il s'en aille vite, s'il a soin de lui-même! Vous avez perdu votre fils unique; vous êtes nu, déseigné, vous n'avez pas même un habit; un importun vous apporte toutes sortes d'importunités, vous offre de célébrer pour lui des jeux funéraires à la façon des anciens Grecs! » Voilà ce qui a soulevé la Révolution, et non la taxe des vaisseaux qu'on a votée autrefois en politique. « Vous pouvez me prendre ma bourse, mais non éteindre mon âme. Mon âme est à Dieu et à moi. » Et le même sentiment qui les a faits rebelles les a faits vainqueurs. Ils ont eu, comme nous, comment la discipline avait pu subsister dans une armée où un caporal inspiré grondait un colonel tiède. On trouvait étrange que des généraux qui cherchaient en pleurant que Dieu leur eussent appris dans le ciel leur destination et la stratégie. On s'étonnait que des héros eussent été des hommes d'affaires. C'est qu'ils n'étaient point des fous, mais des hommes d'affaires; toute la différence entre eux et les gens pratiques que nous connaissons, c'est qu'ils avaient une conscience: cette conscience était leur flamme; le mysticisme et les rêves n'en étaient que la fumée. Ils cherchaient le vrai, le juste, et leurs longues prières, leurs prédications nasales, leurs citations bibliques, leurs larmes, leurs angoisses, ne font que marquer la sincérité et l'ardeur avec lesquelles ils s'y portaient. Ils lisent leur devoir en eux-mêmes; la Bible ne faisait que les y aider. Au besoin, ils la violentaient quand ils voulaient vérifier par les textes les suggestions de leur propre cœur. C'est ce sentiment du devoir qui les réunit, les inspire et les soutient; qui fit leur discipline, leur courage et leur audace, qui souleva jusqu'à l'heroïsme antique Hutchinson, Milton et Cromwell, qui provoqua toutes les actions décisives, toutes les résolutions grandioses, tous les succès extraordinaires; la déclaration de la guerre, le jugement du roi, la purgation du Parlement, l'humiliation de l'Europe, la protection du protestantisme, la domination des mers. Ces hommes sont les véritables héros de l'Angleterre; ils manifestent les caractères originaux et les plus nobles traits de l'Angleterre, la piété pratique, le gouvernement de la conscience, la volonté virile, l'énergie indomptable. Ils ont fondé l'Angleterre à travers la corruption des Stuarts et l'amoindrissement des mœurs modernes, par l'exercice du devoir, par la pratique de la justice, par l'opiniâtreté de travail, par la revendication du droit, par la résistance à l'oppression, par la conquête de la liberté, par la répression du vice. Ils ont fondé l'Ecosse; ils ont fondé les Etats-Unis; ils fondent aujourd'hui, par leurs descendants, l'Australie et colonisent le monde. Carlyle est si bien leur frère, qu'il excuse ou

admire leurs excès, l'exécution du roi, la mutilation du Parlement, leur intolérance, leur inquisition, le despotisme de Cromwell, la théocratie de Knox. Il nous les impose pour modèles, et ne juge le passé et le présent que d'après eux.

Cromwell, drame en cinq actes et en vers, de V. Hugo, publié par l'éditeur Ambroise Dupont, au mois de décembre 1827. N'ayant pas la témérité de vouloir, en quelques pages, raconter, c'est-à-dire suivre pas à pas, scène à scène, le drame de V. Hugo dans le dédale des intrigues où nous ferait pénétrer le poète, nous nous bornerons à en esquisser le sujet en quelques lignes. Nous sommes à White-Hall en l'année 1657. Olivier Cromwell, un grand, depuis que, sortant du Parlement comme Louis XIV y était entré, il s'est déclaré maître de la Grande-Bretagne. Sa puissance est maintenant à son apogée. A l'intérieur, il a rallié au Protectorat les cavaliers, les républicains, les presbytériens, tous les hommes haut placés, tous les chefs de parti. Si quelque complot se tramait contre sa vie, l'œil de Lyon de sa police sait le découvrir; ce main de fer le comprimer, l'étouffer. A l'extérieur, plus puissant encore, il voit les ambassadeurs de tous les pays venir à lui, courber le genou devant son trône et solliciter son alliance. Cromwell, ce héros militaire, ce maître enfin, par le seul fait de son génie, des destinées de l'Angleterre. — Nous allons dire de l'Europe: — est aussi grand dans Londres que César dans Rome. Cependant, comme le vainqueur de la Gaule, le vainqueur de l'Irlande n'est point satisfait. Son ambition a grandi avec sa fortune. Ayant le pouvoir de la royauté, en ayant tous les privilèges, il veut en porter les insignes.

Et voilà que son vœu le plus ardent va devenir une réalité. La Cité de Londres a déposé le sceptre à ses pieds, et le Parlement la couronne; il a déjà revêtu la pourpre et l'hermine, il touche à son tour, lorsque tout à coup il reconnaît — non, il devine — autour de lui, près de lui des conjurés n'attendant pour lever leur poignard que d'avoir à frapper un roi. Alors il brise le sceptre, il rejette au loin la couronne, et, affermi dans son titre de Protector d'Angleterre par cet acte apparent de fidélité à la république, il peut encore rêver la royauté.

Quand donc sera-t-il roi?

Ce sont les derniers mots du drame de V. Hugo, que le poète met dans la bouche de Cromwell.

Est-ce bien un drame? Oui et non. Olivier Cromwell (et je demande pardon à l'auteur d'invoquer ce nom), d'après Aristote ce serait le drame simple, c'est-à-dire l'expression d'un seul sentiment, d'une seule situation, d'une seule idée. Non, car même dans le drame simple, il faut qu'il y ait gradation, il faut que l'amour ou la haine, la pitié ou la terreur aillent croissant jusqu'à l'acte en acte, de scène en scène, et culminent au tragique jusqu'au dénouement. Or, cette gradation, je ne la trouve pas dans Cromwell.

La première œuvre dramatique de V. Hugo n'aurait donc pas pu être jouée devant les Athéniens, même lorsqu'ils n'avaient encore applaudi que *Prométhée*, c'est-à-dire la tragédie qu'Aristote appelle simple, celle d'Eschyle, avec lequel notre auteur a cependant tant de points de contact.

V. Hugo avait écrit *Cromwell* pour la scène, et Palma, auquel le poète avait la quelques extraits de son œuvre, avait même accepté le rôle du héros. La pièce n'a cependant pas été jouée. Palma étant mort avant qu'elle fût portée au théâtre. V. Hugo ne trouva pas un autre acteur dont il crût pouvoir faire un Protector d'Angleterre? Je ne pense pas que les choses se soient passées ainsi. Mais en relisant *Cromwell*, l'auteur reconnut, croyons-nous, l'insuffisance que nous venons de signaler; il craignit que la simplicité du thème, noyée dans l'excès du développement de son œuvre, ne dérouter le spectateur, ce spectateur qui n'est pas celui de la tige olympique, et que les *faiseurs* avaient habitués aux fortes émotions, aux péripéties, au gros et au mélodrame. V. Hugo redouta un échec, et peut-être un tel raisonnement.

Après avoir dit quel sujet avait servi de thème au poète, et de quelle façon il avait rempli ce thème, nous pourrions et devrions lui reprocher d'en avoir eu un peu sans façon avec l'histoire. Nul document n'atteste, par exemple, la donnée sur laquelle repose le drame, ou plutôt le dénouement du drame; nulle histoire ne dit qu'au moment où le peuple de Londres se pressait en tumulte autour de l'estafette de Westminster, allait couronner son nouveau roi, Cromwell, ou l'un des siens, avait vu luire la lame du poignard dans les mains de Lambert; nul chroniqueur n'arme la main de ce Lambert, un habile homme en définitive de plus un lâche, et qui, tout en conspirant contre le Protectorat, n'aurait pas voulu se compromettre aussi franchement.

Et puis, est-ce bien la crainte du poignard qui fit refuser au Protector la dignité royale? En 1657, Cromwell se voyait, tout-puissant. D'un côté, plus heureux que César, il avait un Parlement, son sénat à lui, tout à sa dévotion, et ce corps politique lui avait sans résistance offert la couronne, d'un autre côté, les puissances étrangères, les royaumes, les Etats-Unis, les fondent aujourd'hui, par leurs descendants, l'Australie et colonisent le monde. Carlyle est si bien leur frère, qu'il excuse ou

admirer leurs excès, l'exécution du roi, la mutilation du Parlement, leur intolérance, leur inquisition, le despotisme de Cromwell, la théocratie de Knox. Il nous les impose pour modèles, et ne juge le passé et le présent que d'après eux.

Cromwell, drame en cinq actes et en vers, de V. Hugo, publié par l'éditeur Ambroise Dupont, au mois de décembre 1827. N'ayant pas la témérité de vouloir, en quelques pages, raconter, c'est-à-dire suivre pas à pas, scène à scène, le drame de V. Hugo dans le dédale des intrigues où nous ferait pénétrer le poète, nous nous bornerons à en esquisser le sujet en quelques lignes. Nous sommes à White-Hall en l'année 1657. Olivier Cromwell, un grand, depuis que, sortant du Parlement comme Louis XIV y était entré, il s'est déclaré maître de la Grande-Bretagne. Sa puissance est maintenant à son apogée. A l'intérieur, il a rallié au Protectorat les cavaliers, les républicains, les presbytériens, tous les hommes haut placés, tous les chefs de parti. Si quelque complot se tramait contre sa vie, l'œil de Lyon de sa police sait le découvrir; ce main de fer le comprimer, l'étouffer. A l'extérieur, plus puissant encore, il voit les ambassadeurs de tous les pays venir à lui, courber le genou devant son trône et solliciter son alliance. Cromwell, ce héros militaire, ce maître enfin, par le seul fait de son génie, des destinées de l'Angleterre. — Nous allons dire de l'Europe: — est aussi grand dans Londres que César dans Rome. Cependant, comme le vainqueur de la Gaule, le vainqueur de l'Irlande n'est point satisfait. Son ambition a grandi avec sa fortune. Ayant le pouvoir de la royauté, en ayant tous les privilèges, il veut en porter les insignes.

Et voilà que son vœu le plus ardent va devenir une réalité. La Cité de Londres a déposé le sceptre à ses pieds, et le Parlement la couronne; il a déjà revêtu la pourpre et l'hermine, il touche à son tour, lorsque tout à coup il reconnaît — non, il devine — autour de lui, près de lui des conjurés n'attendant pour lever leur poignard que d'avoir à frapper un roi. Alors il brise le sceptre, il rejette au loin la couronne, et, affermi dans son titre de Protector d'Angleterre par cet acte apparent de fidélité à la république, il peut encore rêver la royauté.

Quand donc sera-t-il roi?

Ce sont les derniers mots du drame de V. Hugo, que le poète met dans la bouche de Cromwell.

Est-ce bien un drame? Oui et non. Olivier Cromwell (et je demande pardon à l'auteur d'invoquer ce nom), d'après Aristote ce serait le drame simple, c'est-à-dire l'expression d'un seul sentiment, d'une seule situation, d'une seule idée. Non, car même dans le drame simple, il faut qu'il y ait gradation, il faut que l'amour ou la haine, la pitié ou la terreur aillent croissant jusqu'à l'acte en acte, de scène en scène, et culminent au tragique jusqu'au dénouement. Or, cette gradation, je ne la trouve pas dans Cromwell.

La première œuvre dramatique de V. Hugo n'aurait donc pas pu être jouée devant les Athéniens, même lorsqu'ils n'avaient encore applaudi que *Prométhée*, c'est-à-dire la tragédie qu'Aristote appelle simple, celle d'Eschyle, avec lequel notre auteur a cependant tant de points de contact.

V. Hugo avait écrit *Cromwell* pour la scène, et Palma, auquel le poète avait la quelques extraits de son œuvre, avait même accepté le rôle du héros. La pièce n'a cependant pas été jouée. Palma étant mort avant qu'elle fût portée au théâtre. V. Hugo ne trouva pas un autre acteur dont il crût pouvoir faire un Protector d'Angleterre? Je ne pense pas que les choses se soient passées ainsi. Mais en relisant *Cromwell*, l'auteur reconnut, croyons-nous, l'insuffisance que nous venons de signaler; il craignit que la simplicité du thème, noyée dans l'excès du développement de son œuvre, ne dérouter le spectateur, ce spectateur qui n'est pas celui de la tige olympique, et que les *faiseurs* avaient habitués aux fortes émotions, aux péripéties, au gros et au mélodrame. V. Hugo redouta un échec, et peut-être un tel raisonnement.

Après avoir dit quel sujet avait servi de thème au poète, et de quelle façon il avait rempli ce thème, nous pourrions et devrions lui reprocher d'en avoir eu un peu sans façon avec l'histoire. Nul document n'atteste, par exemple, la donnée sur laquelle repose le drame, ou plutôt le dénouement du drame; nulle histoire ne dit qu'au moment où le peuple de Londres se pressait en tumulte autour de l'estafette de Westminster, allait couronner son nouveau roi, Cromwell, ou l'un des siens, avait vu luire la lame du poignard dans les mains de Lambert; nul chroniqueur n'arme la main de ce Lambert, un habile homme en définitive de plus un lâche, et qui, tout en conspirant contre le Protectorat, n'aurait pas voulu se compromettre aussi franchement.

Et puis, est-ce bien la crainte du poignard qui fit refuser au Protector la dignité royale? En 1657, Cromwell se voyait, tout-puissant. D'un côté, plus heureux que César, il avait un Parlement, son sénat à lui, tout à sa dévotion, et ce corps politique lui avait sans résistance offert la couronne, d'un autre côté, les puissances étrangères, les royaumes, les Etats-Unis, les fondent aujourd'hui, par leurs descendants, l'Australie et colonisent le monde. Carlyle est si bien leur frère, qu'il excuse ou

admirer leurs excès, l'exécution du roi, la mutilation du Parlement, leur intolérance, leur inquisition, le despotisme de Cromwell, la théocratie de Knox. Il nous les impose pour modèles, et ne juge le passé et le présent que d'après eux.

Cromwell, drame en cinq actes et en vers, de V. Hugo, publié par l'éditeur Ambroise Dupont, au mois de décembre 1827. N'ayant pas la témérité de vouloir, en quelques pages, raconter, c'est-à-dire suivre pas à pas, scène à scène, le drame de V. Hugo dans le dédale des intrigues où nous ferait pénétrer le poète, nous nous bornerons à en esquisser le sujet en quelques lignes. Nous sommes à White-Hall en l'année 1657. Olivier Cromwell, un grand, depuis que, sortant du Parlement comme Louis XIV y était entré, il s'est déclaré maître de la Grande-Bretagne. Sa puissance est maintenant à son apogée. A l'intérieur, il a rallié au Protectorat les cavaliers, les républicains, les presbytériens, tous les hommes haut placés, tous les chefs de parti. Si quelque complot se tramait contre sa vie, l'œil de Lyon de sa police sait le découvrir; ce main de fer le comprimer, l'étouffer. A l'extérieur, plus puissant encore, il voit les ambassadeurs de tous les pays venir à lui, courber le genou devant son trône et solliciter son alliance. Cromwell, ce héros militaire, ce maître enfin, par le seul fait de son génie, des destinées de l'Angleterre. — Nous allons dire de l'Europe: — est aussi grand dans Londres que César dans Rome. Cependant, comme le vainqueur de la Gaule, le vainqueur de l'Irlande n'est point satisfait. Son ambition a grandi avec sa fortune. Ayant le pouvoir de la royauté, en ayant tous les privilèges, il veut en porter les insignes.

Et voilà que son vœu le plus ardent va devenir une réalité. La Cité de Londres a déposé le sceptre à ses pieds, et le Parlement la couronne; il a déjà revêtu la pourpre et l'hermine, il touche à son tour, lorsque tout à coup il reconnaît — non, il devine — autour de lui, près de lui des conjurés n'attendant pour lever leur poignard que d'avoir à frapper un roi. Alors il brise le sceptre, il rejette au loin la couronne, et, affermi dans son titre de Protector d'Angleterre par cet acte apparent de fidélité à la république, il peut encore rêver la royauté.

Quand donc sera-t-il roi?

Ce sont les derniers mots du drame de V. Hugo, que le poète met dans la bouche de Cromwell.

Est-ce bien un drame? Oui et non. Olivier Cromwell (et je demande pardon à l'auteur d'invoquer ce nom), d'après Aristote ce serait le drame simple, c'est-à-dire l'expression d'un seul sentiment, d'une seule situation, d'une seule idée. Non, car même dans le drame simple, il faut qu'il y ait gradation, il faut que l'amour ou la haine, la pitié ou la terreur aillent croissant jusqu'à l'acte en acte, de scène en scène, et culminent au tragique jusqu'au dénouement. Or, cette gradation, je ne la trouve pas dans Cromwell.

La première œuvre dramatique de V. Hugo n'aurait donc pas pu être jouée devant les Athéniens, même lorsqu'ils n'avaient encore applaudi que *Prométhée*, c'est-à-dire la tragédie qu'Aristote appelle simple, celle d'Eschyle, avec lequel notre auteur a cependant tant de points de contact.

V. Hugo avait écrit *Cromwell* pour la scène, et Palma, auquel le poète avait la quelques extraits de son œuvre, avait même accepté le rôle du héros. La pièce n'a cependant pas été jouée. Palma étant mort avant qu'elle fût portée au théâtre. V. Hugo ne trouva pas un autre acteur dont il crût pouvoir faire un Protector d'Angleterre? Je ne pense pas que les choses se soient passées ainsi. Mais en relisant *Cromwell*, l'auteur reconnut, croyons-nous, l'insuffisance que nous venons de signaler; il craignit que la simplicité du thème, noyée dans l'excès du développement de son œuvre, ne dérouter le spectateur, ce spectateur qui n'est pas celui de la tige olympique, et que les *faiseurs* avaient habitués aux fortes émotions, aux péripéties, au gros et au mélodrame. V. Hugo redouta un échec, et peut-être un tel raisonnement.

Après avoir dit quel sujet avait servi de thème au poète, et de quelle façon il avait rempli ce thème, nous pourrions et devrions lui reprocher d'en avoir eu un peu sans façon avec l'histoire. Nul document n'atteste, par exemple, la donnée sur laquelle repose le drame, ou plutôt le dénouement du drame; nulle histoire ne dit qu'au moment où le peuple de Londres se pressait en tumulte autour de l'estafette de Westminster, allait couronner son nouveau roi, Cromwell, ou l'un des siens, avait vu luire la lame du poignard dans les mains de Lambert; nul chroniqueur n'arme la main de ce Lambert, un habile homme en définitive de plus un lâche, et qui, tout en conspirant contre le Protectorat, n'aurait pas voulu se compromettre aussi franchement.

Et puis, est-ce bien la crainte du poignard qui fit refuser au Protector la dignité royale? En 1657, Cromwell se voyait, tout-puissant. D'un côté, plus heureux que César, il avait un Parlement, son sénat à lui, tout à sa dévotion, et ce corps politique lui avait sans résistance offert la couronne, d'un autre côté, les puissances étrangères, les royaumes, les Etats-Unis, les fondent aujourd'hui, par leurs descendants, l'Australie et colonisent le monde. Carlyle est si bien leur frère, qu'il excuse ou

admirer leurs excès, l'exécution du roi, la mutilation du Parlement, leur intolérance, leur inquisition, le despotisme de Cromwell, la théocratie de Knox. Il nous les impose pour modèles, et ne juge le passé et le présent que d'après eux.

Cromwell, drame en cinq actes et en vers, de V. Hugo, publié par l'éditeur Ambroise Dupont, au mois de décembre 1827. N'ayant pas la témérité de vouloir, en quelques pages, raconter, c'est-à-dire suivre pas à pas, scène à scène, le drame de V. Hugo dans le dédale des intrigues où nous ferait pénétrer le poète, nous nous bornerons à en esquisser le sujet en quelques lignes. Nous sommes à White-Hall en l'année 1657. Olivier Cromwell, un grand, depuis que, sortant du Parlement comme Louis XIV y était entré, il s'est déclaré maître de la Grande-Bretagne. Sa puissance est maintenant à son apogée. A l'intérieur, il a rallié au Protectorat les cavaliers, les républicains, les presbytériens, tous les hommes haut placés, tous les chefs de parti. Si quelque complot se tramait contre sa vie, l'œil de Lyon de sa police sait le découvrir; ce main de fer le comprimer, l'étouffer. A l'extérieur, plus puissant encore, il voit les ambassadeurs de tous les pays venir à lui, courber le genou devant son trône et solliciter son alliance. Cromwell, ce héros militaire, ce maître enfin, par le seul fait de son génie, des destinées de l'Angleterre. — Nous allons dire de l'Europe: — est aussi grand dans Londres que César dans Rome. Cependant, comme le vainqueur de la Gaule, le vainqueur de l'Irlande n'est point satisfait. Son ambition a grandi avec sa fortune. Ayant le pouvoir de la royauté, en ayant tous les privilèges, il veut en porter les insignes.

Et voilà que son vœu le plus ardent va devenir une réalité. La Cité de Londres a déposé le sceptre à ses pieds, et le Parlement la couronne; il a déjà revêtu la pourpre et l'hermine, il touche à son tour, lorsque tout à coup il reconnaît — non, il devine — autour de lui, près de lui des conjurés n'attendant pour lever leur poignard que d'avoir à frapper un roi. Alors il brise le sceptre, il rejette au loin la couronne, et, affermi dans son titre de Protector d'Angleterre par cet acte apparent de fidélité à la république, il peut encore rêver la royauté.

Quand donc sera-t-il roi?

Ce sont les derniers mots du drame de V. Hugo, que le poète met dans la bouche de Cromwell.

Est-ce bien un drame? Oui et non. Olivier Cromwell (et je demande pardon à l'auteur d'invoquer ce nom), d'après Aristote ce serait le drame simple, c'est-à-dire l'expression d'un seul sentiment, d'une seule situation, d'une seule idée. Non, car même dans le drame simple, il faut qu'il y ait gradation, il faut que l'amour ou la haine, la pitié ou la terreur aillent croissant jusqu'à l'acte en acte, de scène en scène, et culminent au tragique jusqu'au dénouement. Or, cette gradation, je ne la trouve pas dans Cromwell.

La première œuvre dramatique de V. Hugo n'aurait donc pas pu être jouée devant les Athéniens, même lorsqu'ils n'avaient encore applaudi que *Prométhée*, c'est-à-dire la tragédie qu'Aristote appelle simple, celle d'Eschyle, avec lequel notre auteur a cependant tant de points de contact.

V. Hugo avait écrit *Cromwell* pour la scène, et Palma, auquel le poète avait la quelques extraits de son œuvre, avait même accepté le rôle du héros. La pièce n'a cependant pas été jouée. Palma étant mort avant qu'elle fût portée au théâtre. V. Hugo ne trouva pas un autre acteur dont il crût pouvoir faire un Protector d'Angleterre? Je ne pense pas que les choses se soient passées ainsi. Mais en relisant *Cromwell*, l'auteur reconnut, croyons-nous, l'insuffisance que nous venons de signaler; il craignit que la simplicité du thème, noyée dans l'excès du développement de son œuvre, ne dérouter le spectateur, ce spectateur qui n'est pas celui de la tige olympique, et que les *faiseurs* avaient habitués aux fortes émotions, aux péripéties, au gros et au mélodrame. V. Hugo redouta un échec, et peut-être un tel raisonnement.

Après avoir dit quel sujet avait servi de thème au poète, et de quelle façon il avait rempli ce thème, nous pourrions et devrions lui reprocher d'en avoir eu un peu sans façon avec l'histoire. Nul document n'atteste, par exemple, la donnée sur laquelle repose le drame, ou plutôt le dénouement du drame; nulle histoire ne dit qu'au moment où le peuple de Londres se pressait en tumulte autour de l'estafette de Westminster, allait couronner son nouveau roi, Cromwell, ou l'un des siens, avait vu luire la lame du poignard dans les mains de Lambert; nul chroniqueur n'arme la main de ce Lambert, un habile homme en définitive de plus un lâche, et qui, tout en conspirant contre le Protectorat, n'aurait pas voulu se compromettre aussi franchement.

Et puis, est-ce bien la crainte du poignard qui fit refuser au Protector la dignité royale? En 1657, Cromwell se voyait, tout-puissant. D'un côté, plus heureux que César, il avait un Parlement, son sénat à lui, tout à sa dévotion, et ce corps politique lui avait sans résistance offert la couronne, d'un autre côté, les puissances étrangères, les royaumes, les Etats-Unis, les fondent aujourd'hui, par leurs descendants, l'Australie et colonisent le monde. Carlyle est si bien leur frère, qu'il excuse ou

admirer leurs excès, l'exécution du roi, la mutilation du Parlement, leur intolérance, leur inquisition, le despotisme de Cromwell, la théocratie de Knox. Il nous les impose pour modèles, et ne juge le passé et le présent que d'après eux.

Cromwell, drame en cinq actes et en vers, de V. Hugo, publié par l'éditeur Ambroise Dupont, au mois de décembre 1827. N'ayant pas la témérité de vouloir, en quelques pages, raconter, c'est-à-dire suivre pas à pas, scène à scène, le drame de V. Hugo dans le dédale des intrigues où nous ferait pénétrer le poète, nous nous bornerons à en esquisser le sujet en quelques lignes. Nous sommes à White-Hall en l'année 1657. Olivier Cromwell, un grand, depuis que, sortant du Parlement comme Louis XIV y était entré, il s'est déclaré maître de la Grande-Bretagne. Sa puissance est maintenant à son apogée. A l'intérieur, il a rallié au Protectorat les cavaliers, les républicains, les presbytériens, tous les hommes haut placés, tous les chefs de parti. Si quelque complot se tramait contre sa vie, l'œil de Lyon de sa police sait le découvrir; ce main de fer le comprimer, l'étouffer. A l'extérieur, plus puissant encore, il voit les ambassadeurs de tous les pays venir à lui, courber le genou devant son trône et solliciter son alliance. Cromwell, ce héros militaire, ce maître enfin, par le seul fait de son génie, des destinées de l'Angleterre. — Nous allons dire de l'Europe: — est aussi grand dans Londres que César dans Rome. Cependant, comme le vainqueur de la Gaule, le vainqueur de l'Irlande n'est point satisfait. Son ambition a grandi avec sa fortune. Ayant le pouvoir de la royauté, en ayant tous les privilèges, il veut en porter les insignes.

Et voilà que son vœu le plus ardent va devenir une réalité. La Cité de Londres a déposé le sceptre à ses pieds, et le Parlement la couronne; il a déjà revêtu la pourpre et l'hermine, il touche à son tour, lorsque tout à coup il reconnaît — non, il devine — autour de lui, près de lui des conjurés n'attendant pour lever leur poignard que d'avoir à frapper un roi. Alors il brise le sceptre, il rejette au loin la couronne, et, affermi dans son titre de Protector d'Angleterre par cet acte apparent de fidélité à la république, il peut encore rêver la royauté.

Quand donc sera-t-il roi?

Ce sont les derniers mots du drame de V. Hugo, que le poète met dans la bouche de Cromwell.

Est-ce bien un drame? Oui et non. Olivier Cromwell (et je demande pardon à l'auteur d'invoquer ce nom), d'après Aristote ce serait le drame simple, c'est-à-dire l'expression d'un seul sentiment, d'une seule situation, d'une seule idée. Non, car même dans le drame simple, il faut qu'il y ait gradation, il faut que l'amour ou la haine, la pitié ou la terreur aillent croissant jusqu'à l'acte en acte, de scène en scène, et culminent au tragique jusqu'au dénouement. Or, cette gradation, je ne la trouve pas dans Cromwell.

La première œuvre dramatique de V. Hugo n'aurait donc pas pu être jouée devant les Athéniens, même lorsqu'ils n'avaient encore applaudi que *Prométhée*, c'est-à-dire la tragédie qu'Aristote appelle simple, celle d'Eschyle, avec lequel notre auteur a cependant tant de points de contact.

V. Hugo avait écrit *Cromwell* pour la scène, et Palma, auquel le poète avait la quelques extraits de son œuvre, avait même accepté le rôle du héros. La pièce n'a cependant pas été jouée. Palma étant mort avant qu'elle fût portée au théâtre. V. Hugo ne trouva pas un autre acteur dont il crût pouvoir faire un Protector d'Angleterre? Je ne pense pas que les choses se soient passées ainsi. Mais en relisant *Cromwell*, l'auteur reconnut, croyons-nous, l'insuffisance que nous venons de signaler; il craignit que la simplicité du thème, noyée dans l'excès du développement de son œuvre, ne dérouter le spectateur, ce spectateur qui n'est pas celui de la tige olympique, et que les *faiseurs* avaient habitués aux fortes émotions, aux péripéties, au gros et au mélodrame. V. Hugo redouta un échec, et peut-être un tel raisonnement.

Après avoir dit quel sujet avait servi de thème au poète, et de quelle façon il avait rempli ce thème, nous pourrions et devrions lui reprocher d'en avoir eu un peu sans façon avec l'histoire. Nul document n'atteste, par exemple, la donnée sur laquelle repose le drame, ou plutôt le dénouement du drame; nulle histoire ne dit qu'au moment où le peuple de Londres se pressait en tumulte autour de l'estafette de Westminster, allait couronner son nouveau roi, Cromwell, ou l'un des siens, avait vu luire la lame du poignard dans les mains de Lambert; nul chroniqueur n'arme la main de ce Lambert, un habile homme en définitive de plus un lâche, et qui, tout en conspirant contre le Protectorat, n'aurait pas voulu se compromettre aussi franchement.

Et puis, est-ce bien la crainte du poignard qui fit refuser au Protector la dignité royale? En 1657, Cromwell se voyait, tout-puissant. D'un côté, plus heureux que César, il avait un Parlement, son sénat à lui, tout à sa dévotion, et ce corps politique lui avait sans résistance offert la couronne, d'un autre côté, les puissances étrangères, les royaumes, les Etats-Unis, les fondent aujourd'hui, par leurs descendants, l'Australie et colonisent le monde. Carlyle est si bien leur frère, qu'il excuse ou

admirer leurs excès, l'exécution du roi, la mutilation du Parlement, leur intolérance, leur inquisition, le despotisme de Cromwell, la théocratie de Knox. Il nous les impose pour modèles, et ne juge le passé et le présent que d'après eux.

Cromwell, drame en cinq actes et en vers, de V. Hugo, publié par l'éditeur Ambroise Dupont, au mois de décembre 1827. N'ayant pas la témérité de vouloir, en quelques pages, raconter, c'est-à-dire suivre pas à pas, scène à scène, le drame de V. Hugo dans le dédale des intrigues où nous ferait pénétrer le poète, nous nous bornerons à en esquisser le sujet en quelques lignes. Nous sommes à White-Hall en l'année 1657. Olivier Cromwell, un grand, depuis que, sortant du Parlement comme Louis XIV y était entré, il s'est déclaré maître de la Grande-Bretagne. Sa puissance est maintenant à son apogée. A l'intérieur, il a rallié au Protectorat les cavaliers, les républicains, les presbytériens, tous les hommes haut placés, tous les chefs de parti. Si quelque complot se tramait contre sa vie, l'œil de Lyon de sa police sait le découvrir; ce main de fer le comprimer, l'étouffer. A l'extérieur, plus puissant encore, il voit les ambassadeurs de tous les pays venir à lui, courber le genou devant son trône et solliciter son alliance. Cromwell, ce héros militaire, ce maître enfin, par le seul fait de son génie, des destinées de l'Angleterre. — Nous allons dire de l'Europe: — est aussi grand dans Londres que César dans Rome. Cependant, comme le vainqueur de la Gaule, le vainqueur de l'Irlande n'est point satisfait. Son ambition a grandi avec sa fortune. Ayant le pouvoir de la royauté, en ayant tous les privilèges, il veut en porter les insignes.

Et voilà que son vœu le plus ardent va devenir une réalité. La Cité de Londres a déposé le sceptre à ses pieds, et le Parlement la couronne; il a déjà revêtu la pourpre et l'hermine, il touche à son tour, lorsque tout à coup il reconnaît — non, il devine — autour de lui, près de lui des conjurés n'attendant pour lever leur poignard que d'avoir à frapper un roi. Alors il brise le sceptre, il rejette au loin la couronne, et, affermi dans son titre de Protector d'Angleterre par cet acte apparent de fidélité à la république, il peut encore rêver la royauté.

Quand donc sera-t-il roi?

Ce sont les derniers mots du drame de V. Hugo, que le poète met dans la bouche de Cromwell.

Est-ce bien un drame? Oui et non. Olivier Cromwell (et je demande pardon à l'auteur d'invoquer ce nom), d'après Aristote ce serait le drame simple, c'est-à-dire l'expression d'un seul sentiment, d'une seule situation, d'une seule idée. Non, car même dans le drame simple, il faut qu'il y ait gradation, il faut que l'amour ou la haine, la pitié ou la terreur aillent croissant jusqu'à l'acte en acte, de scène en scène, et culminent au tragique jusqu'au dénouement. Or, cette gradation, je ne la trouve pas dans Cromwell.

La première œuvre dramatique de V. Hugo n'aurait donc pas pu être jouée devant les Athéniens, même lorsqu'ils n'avaient encore applaudi que *Prométhée*, c'est-à-dire la tragédie qu'Aristote appelle simple, celle d'Eschyle, avec lequel notre auteur a cependant tant de points de contact.

V. Hugo avait écrit *Cromwell* pour la scène, et Palma, auquel le poète avait la quelques extraits de son œuvre, avait même accepté le rôle du héros. La pièce n'a cependant pas été jouée. Palma étant mort avant qu'elle fût portée au théâtre. V. Hugo ne trouva pas un autre acteur dont il crût pouvoir faire un Protector d'Angleterre? Je ne pense pas que les choses se soient passées ainsi. Mais en relisant *Cromwell*, l'auteur reconnut, croyons-nous, l'insuffisance que nous venons de signaler; il craignit que la simplicité du thème, noyée dans l'excès du développement de son œuvre, ne dérouter le spectateur, ce spectateur qui n'est pas celui de la tige olympique, et que les *faiseurs* avaient habitués aux fortes émotions, aux péripéties, au gros et au mélodrame. V. Hugo redouta un échec, et peut-être un tel raisonnement.

Après avoir dit quel sujet avait servi de thème au poète, et de quelle façon il avait rempli ce thème, nous pourrions et devrions lui reprocher d'en avoir eu un peu sans façon avec l'histoire. Nul document n'atteste, par exemple, la donnée sur laquelle repose le drame, ou plutôt le dénouement du drame; nulle histoire ne dit qu'au moment où le peuple de Londres se pressait en tumulte autour de l'estafette de Westminster, allait couronner son nouveau roi, Cromwell, ou l'un des siens, avait vu luire la lame du poignard dans les mains de Lambert; nul chroniqueur n'arme la main de ce Lambert, un habile homme en définitive de plus un lâche, et qui, tout en conspirant contre le Protectorat, n'aurait pas voulu se compromettre aussi franchement.

Et puis, est-ce bien la crainte du poignard qui fit refuser au Protector la dignité royale? En 1657, Cromwell se voyait, tout-puissant. D'un côté, plus heureux que César, il avait un Parlement, son sénat à lui, tout à sa dévotion, et ce corps politique lui avait sans résistance offert la couronne, d'un autre côté, les puissances étrangères, les royaumes, les Etats-Unis, les fondent aujourd'hui, par leurs descendants, l'Australie et colonisent le monde. Carlyle est si bien leur frère, qu'il excuse ou

admirer leurs excès, l'exécution du roi, la mutilation du Parlement, leur intolérance, leur inquisition, le despotisme de Cromwell, la théocratie de Knox. Il nous les impose pour modèles, et ne juge le passé et le présent que d'après eux.

Cromwell, drame en cinq actes et en vers, de V. Hugo, publié par l'éditeur Ambroise Dupont, au mois de décembre 1827. N'ayant pas la témérité de vouloir, en quelques pages, raconter, c'est-à-dire suivre pas à pas, scène à scène, le drame de V. Hugo dans le dédale des intrigues où nous ferait pénétrer le poète, nous nous bornerons à en esquisser le sujet en quelques lignes. Nous sommes à White-Hall en l'année 1657. Olivier Cromwell, un grand, depuis que, sortant du Parlement comme Louis XIV y était entré, il s'est déclaré maître de la Grande-Bretagne. Sa puissance est maintenant à son apogée. A l'intérieur, il a rallié au Protectorat les cavaliers, les républicains, les presbytériens, tous les hommes haut placés, tous les chefs de parti. Si quelque complot se tramait contre sa vie, l'œil de Lyon de sa police sait le découvrir; ce main de fer le comprimer, l'étouffer. A l'extérieur, plus puissant encore, il voit les ambassadeurs de tous les pays venir à lui, courber le genou devant son trône et solliciter son alliance. Cromwell, ce héros militaire, ce maître enfin, par le seul fait de son génie, des destinées de l'Angleterre. — Nous allons dire de l'Europe: — est aussi grand dans Londres que César dans Rome. Cependant, comme le vainqueur de la Gaule, le vainqueur de l'Irlande n'est point satisfait. Son ambition a grandi avec sa fortune. Ayant le pouvoir de la royauté, en ayant tous les privilèges, il veut en porter les insignes.

Et voilà que son vœu le plus ardent va devenir une réalité. La Cité de Londres a déposé le sceptre à ses pieds, et le Parlement la couronne; il a déjà revêtu la pourpre et l'hermine, il touche à son tour, lorsque tout à coup il reconnaît — non, il devine — autour de lui, près de lui des conjurés n'attendant pour lever leur poignard que d'avoir à frapper un roi. Alors il brise le sceptre, il rejette au loin la couronne, et, affermi dans son titre de Protector d'Angleterre par cet acte apparent de fidélité à la république, il peut encore rêver la royauté.

Quand donc sera-t-il roi?

Ce sont les derniers mots du drame de V. Hugo, que le poète met dans la bouche de Cromwell.

Est-ce bien un drame? Oui et non. Olivier Cromwell (et je demande pardon à l'auteur d'invoquer ce nom), d'après Aristote ce serait le drame simple, c'est-à-dire l'expression d'un seul sentiment, d'une seule situation, d'une seule idée. Non, car même dans le drame simple, il faut qu'il y ait gradation, il faut que l'amour ou la haine, la pitié ou la terreur aillent croissant jusqu'à l'acte en acte, de scène en scène, et culminent au tragique jusqu'au dénouement. Or, cette gradation, je ne la trouve pas dans Cromwell.

La première œuvre dramatique de V. Hugo n'aurait donc pas pu être jouée devant les Athéniens, même lorsqu'ils n'avaient encore applaudi que *Prométhée*, c'est-à-dire la tragédie qu'Aristote appelle simple, celle d'Eschyle, avec lequel notre auteur a cependant tant de points de contact.

V. Hugo avait écrit *Cromwell* pour la scène, et Palma, auquel le poète avait la quelques extraits de son œuvre, avait même accepté le rôle du héros. La pièce n'a cependant pas été jouée. Palma étant mort avant qu'elle fût portée au théâtre. V. Hugo ne trouva pas un autre acteur dont il crût pouvoir faire un Protector d'Angleterre? Je ne pense pas que les choses se soient passées ainsi. Mais en relisant *Cromwell*, l'auteur reconnut, croyons-nous, l'insuffisance que nous venons de signaler; il craignit que la simplicité du thème, noyée dans l'excès du développement de son œuvre, ne dérouter le spectateur, ce spectateur qui n'est pas celui de la tige olympique, et que les *faiseurs* avaient habitués aux fortes émotions, aux péripéties, au gros et au mélodrame. V. Hugo redouta un échec, et peut-être un tel raisonnement.

Après avoir dit quel sujet avait servi de thème au poète, et de quelle façon il avait rempli ce thème, nous pourrions et devrions lui reprocher d'en avoir eu un peu sans façon avec l'histoire. Nul document n'atteste, par exemple, la donnée sur laquelle repose le drame, ou plutôt le dénouement du drame; nulle histoire ne dit qu'au moment où le peuple de Londres se pressait en tumulte autour de l'estafette de Westminster, allait couronner son nouveau roi, Cromwell, ou l'un des siens, avait vu luire la lame du poignard dans les mains de Lambert; nul chroniqueur n'arme la main de ce Lambert, un habile homme en définitive de plus un lâche, et qui, tout en conspirant contre le Protectorat, n'aurait pas voulu se compromettre aussi franchement.

Et puis, est-ce bien la crainte du poignard qui fit refuser au Protector la dignité royale? En 1657, Cromwell se voyait, tout-puissant. D'un côté, plus heureux que César, il avait un Parlement, son sénat à lui, tout à sa dévotion, et ce corps politique lui avait sans résistance offert la couronne, d'un autre côté, les puissances étrangères, les royaumes, les Etats-Unis, les fondent aujourd'hui, par leurs descendants, l'Australie et colonisent le monde. Carlyle est si bien leur frère, qu'il excuse ou

admirer leurs excès, l'exécution du roi, la mutilation du Parlement, leur intolérance, leur inquisition, le despotisme de Cromwell, la théocratie de Knox. Il nous les impose pour modèles, et ne juge le passé et le présent que d'après eux.

Cromwell, drame en cinq actes et en vers, de V. Hugo, publié par l'éditeur Ambroise Dupont, au mois de décembre 1827. N'ayant pas la témérité de vouloir, en quelques pages, raconter, c'est-à-dire suivre pas à pas, scène à scène, le drame de V. Hugo dans le dédale des intrigues où nous ferait pénétrer le poète, nous nous bornerons à en esquisser le sujet en quelques lignes. Nous sommes à White-Hall en l'année 1657. Olivier Cromwell, un grand, depuis que, sortant du Parlement comme Louis XIV y était entré, il s'est déclaré maître de la Grande-Bretagne. Sa puissance est maintenant